

L'Arc de Triomphe et les Champs-Élysées comme signifiants politiques et littéraires

Une approche comparatiste des romans sur Mai 68

Ángel Clemente Escobar

Univ. Lille, EA 4074 CECILLE
Centre d'Études en Civilisations Langues et Lettres Étrangères,
F-59000 Lille, France

L'insurrection est intimement liée à la ville puisque c'est en son sein qu'elle atteint sa plus grande répercussion dans le contexte politique. Son explosion est à mettre en rapport avec l'entrée dans la modernité, ou l'un de ses cycles de crises et moments de convulsion, et nous n'imaginons pas une autre ville dans cette période plus identifiée avec l'imaginaire insurrectionnel que Paris. Sa tradition révolutionnaire antérieure à la célèbre date de 1789 nous parle déjà d'abus des pouvoirs despotiques, de misère et de rébellion, de masses affamées se soulevant devant les bâtiments publics, de forces de l'ordre chargeant pour disperser la foule. Mais l'ampleur qu'elle atteindra lors de son développement postérieur, à des dates comme, par exemple, 1830, 1848, 1871 ou 1936, fait d'elle un véritable archétype de la ville insurgée. Une partie des fondements de cet archétype a des racines anthropologiques, mais celui-ci est aussi dynamique et il se nourrit de lui-même et du monde.

La flamme de l'insurrection renaîtra en 1968, mais ce ne sera pas dans les quartiers populaires ou les usines ; cette fois, c'est l'université qui allumera la mèche. Si, dans un premier temps, nous pouvons inscrire ces événements dans un contexte global plus large, celui du cycle de protestations universitaires qui aura des répercussions dans les universités nord-américaines de Berkeley et Columbia, à Mexico, à Berlin ou à Prague, l'étendue que les protestations atteindront dans le cas de Paris, jusqu'à déboucher sur

la plus grande grève de France au XX^e siècle, fait directement écho à la tradition révolutionnaire parisienne.

L'évolution de l'image d'un événement historique comme celui-ci, qui détermine les coordonnées spatio-temporelles de notre travail, est conditionnée fondamentalement par sa vie ultérieure, par la forme discursive que l'on propose des événements au cours des décennies qui suivent, que ce soit dans un but documentaire ou créatif. Par conséquent, si nous voulons connaître l'image de l'événement qui s'est constituée postérieurement, ainsi que sa réception de la part d'une société définie, nous sommes obligés d'avoir recours au système de représentation¹. Ainsi, l'objectif de notre travail sera d'offrir une lecture des représentations littéraires de Mai 68 depuis la perspective de l'espace dans lequel ce dernier se déroule, c'est-à-dire dans ce cas, Paris et ses alentours, afin de fournir une image littéraire facilitant la compréhension de sa postérité, en même temps que de mettre en évidence, dans un nouveau contexte, celui de l'insurrection, le potentiel significatif de la ville, sa lecture en tant que discours. Dans le cas présent, nous voulons nous concentrer sur le discours qui émerge dans l'un des espaces les plus significatifs de la ville, tout en favorisant la profondeur de l'analyse. Cet espace est formé par l'Arc-de-triomphe et les Champs-Élysées.

À la recherche d'une sémiologie de l'espace urbain

Roland Barthes, dans *Mythologies*, considère déjà la possibilité d'étendre l'analyse sémiologique aux mythes qui pourraient se présenter sous d'autres formes, c'est-à-dire en les intégrant dans une sémiotique du langage². Mais c'est dans le chapitre « Sémiologie et urbanisme », de *L'Aventure sémiologique*, qu'il ébauche les préliminaires qui pourraient nous faire penser à une sémiotique du discours urbain. Cette approche

¹ Nous comprenons ici le concept de système de représentation comme l'ensemble des représentations des événements historiques, sans différencier s'ils visent un rapprochement plus ou moins conforme à la réalité (littérature, cinéma, théâtre, radio, presse, publicité, arts plastiques...). C'est-à-dire que nous le comprenons comme l'ensemble des discours développés autour de l'objet, objet qui dans notre cas est la ville, ainsi que les événements qui se déroulent en son sein.

² Roland BARTHES, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1970, p. 182.

de la ville, à la différence de celle pratiquée comme norme par l'urbanisme à proprement parler, doit aborder principalement les significations urbaines³.

L'un des auteurs qui s'est le plus aventuré à développer la lecture de la ville telle que la proposait Barthes est le philologue allemand Stierle, qui conçoit la lisibilité de la ville comme la capacité de cette dernière à prendre conscience d'elle-même et à être lue par ses habitants, et c'est effectivement ici qu'entrent en jeu aussi bien le cours de l'histoire que celui de sa représentation. Écoutons le philologue allemand :

La grande ville est aussi une « totalité des expériences possibles » et, à ce titre, monde et livre à la fois. C'est un nouveau chapitre de l'histoire de la lisibilité du monde qui s'ouvre avec l'idée de la « lisibilité de la ville ». Si le livre du monde devient le livre de la ville, de nouvelles structures de la lisibilité apparaissent. La ville, aussi étendue puisse-t-elle être, n'est qu'un lieu limité dont la réalité sociale se relève dans le caractère de ses rues, places et constructions. En même temps, elle est le lieu par excellence de la pratique sociale et de ses formes symboliques. La grande ville est l'espace sémiotique où aucune matérialité ne reste non sémiotisée. Et Paris est le lieu où la plus ample sémiotisation correspond à la plus intense conscience qu'à la ville d'elle-même. Paris est à la fois le monde et le livre⁴.

L'idée déjà exposée par Roland Barthes, qui, dans *Le Plaisir du texte*, parle de la logosphère comme des couches significatives enveloppant le noyau du réel, affirmant que « le livre fait le sens, et le sens fait la vie »⁵, est reproduite dans une large mesure, comme nous le voyons, par Stierle, transposant au milieu urbain la même formule, pour conclure que « la grande ville est [...] monde et livre à la fois », c'est-à-dire que la ville est aussi bien un espace social que le support de significations plus directes avec

³ *Id.*, *L'Aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985, p. 263.

⁴ Karlheinz STIERLE, *La Capitale des signes. Paris et son discours*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2001, p. 3.

⁵ R. BARTHES, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 59.

lequel l'homme est en contact, et que son expérience dépend autant de la réalité matérielle que de son imaginaire.

Depuis cette optique urbaine, les habitants qui circulent dans la ville sont à la fois les lecteurs de celle-ci et les lecteurs de l'imaginaire qui en émane et, par conséquent, ces deux lectures se rétro-alimentent. Dans une certaine mesure, l'analogie que Barthes établit entre le texte littéraire et la ville en tant que langage implique le processus par lequel la critique de ces deux éléments conclut également à une pluralité des sens.

Il est important de rappeler que, pour Barthes, la mythologie représente une part importante de la sémiologie comme science formelle et de l'idéologie comme discipline historique ; elle étudie donc les idées en forme⁶. De son point de vue, le mythe est une parole, un système de communication ou un message⁷. Il entraîne toujours une signifiante et s'appuie sur la connotation d'une signification première, ou message dénoté, par un deuxième message qui, en utilisant comme signifiant le message antérieur, le déforme en lui octroyant une signification nouvelle ou concept. C'est pour cela, que pour analyser le mythe et n'importe quelle parole, il est nécessaire de se placer dans l'ambiguïté du signifiant qui est déjà doté d'un sens antérieur. Ainsi, le mythe profiterait de l'analogie entre le sens et la forme car il n'y a pas de mythe sans forme motivée⁸. Le mythe (donc la parole) possède par conséquent une justification historique. De son côté, la parole, ou à plus juste titre les paroles, sont les systèmes linguistiques ou signifiants qui soutiennent les systèmes idéologiques, ce qui fait que le mythe en lui-même soit un support de ceux-ci. Par conséquent, pour Barthes, les oppositions idéologiques (qu'il appelle la « rivalité d'idiolectes » inhérente à tout discours social⁹), sont aussi de paroles, ou de « parlers sociaux », comme il les désigne

⁶ *Id.*, *Mythologies*, *op. cit.*, p. 185.

⁷ *Ibid.*, p. 181.

⁸ « La signification mythique, elle, n'est jamais complètement arbitraire, elle est toujours en partie motivée, contient fatalement une part d'analogie ». *Ibid.*, p. 199

⁹ R. BARTHES, *Le Plaisir du texte*, *op. cit.*, p. 28.

dans *Le Plaisir du texte* ; c'est-à-dire de sociolectes¹⁰. Et dans cette opposition, le discours hégémonique, qui est celui capable d'atteindre un grand nombre de personnes, devient *doxa*. En d'autres termes, sa capacité à convertir en nature ce qui ne l'est pas, serait précisément un signe de cette hégémonie¹¹.

Donc, par extension, ce discours de la ville ne peut être que sujet aux changements produits au fil du temps et a également une justification historique. Sa forme et sa signification sont le résultat de la matérialisation de l'hégémonie d'une certaine idéologie qui est sujette à des évolutions. Il change avec les transformations sociales et physiques qui se produisent en son sein, et avec les interprétations qui émanent du système de représentation, toujours différentes. Il en résulte aussi que ce discours, qui émane d'un système idéologique, n'est jamais innocent, car il est toujours une conséquence de sa dépendance au caractère idéologique hégémonique qu'il possède. Ces différentes réécritures qui se produisent successivement au cours de l'histoire, dans l'écriture de la ville, provoquent une superposition de discours à différents niveaux, superposition qui génère tout un univers de signification et qui est également présente dans le système de représentation — donc dans la littérature elle-même — où un nouveau discours apparaît. Selon Eugenia Popeanga, cette réalité discursive produit un « palimpseste », et sa lecture doit alors tenir compte de sa double réalité matérielle et imaginaire :

La ciudad es como una vieja, traslúcida y gastada piel de vaca sobre la cual muchas manos ejercen la escritura. Cronistas, trovadores, algún “hacedor” o recopilador de cantares de gesta, todos utilizan el pergamino borrando el texto anterior y, con más o menos esmero, colocan sobre la superficie lisa su nueva obra. Algunas veces quedan huecos, otras, por debajo de las nuevas letras aparecen las anteriores pero el pergamino sirve y llega hasta nosotros

¹⁰ « Les systèmes idéologiques sont des fictions (des fantômes de théâtre, aurait dit Bacon), des romans mais des romans classiques, bien pourvus d'intrigues, de crises, de personnages bons et mauvais [...]. Chaque fiction est soutenue par un parler social, un sociolecte, auquel elle s'identifie ». *Ibid.*, p. 46.

¹¹ « Car chaque parler (chaque fiction) combat pour l'hégémonie ; s'il a le pouvoir pour lui, il s'étend partout dans le courant et le quotidien de la vie sociale, il devient *doxa*, nature [...] ; mais même hors du pouvoir, contre lui, la rivalité renaît, les parlers se fractionnent, luttent entre eux ». *Ibid.*, p. 47.

poderoso frente al frágil papel posterior. La técnica del palimpsesto, de la escritura en capas, una escritura hecha de plazas, calles, iglesias, cementerios y hospitales, convierte las ciudades en lugares vivos que aúnan en los espacios urbanos tiempos pasados, recuerdos, historias, leyendas, incluso mitos. Leer la ciudad significa descifrar estratos de escrituras, a veces en lenguas extrañas, avivar la memoria espacial, convertir los “sitios” en vivencias, confraternizar con los que rezaban leer la ciudad significa descifrar estratos de escrituras¹².

La ville, en tant qu'appendice du mycélium social, en tant que point où se réunissent à la fois la capacité de modifier le milieu ainsi que la capacité de produire un langage, est le lieu où les différents sociolectes se donnent massivement rendez-vous. Cette caractéristique rend son discours particulièrement exemplaire de l'idée de « rivalité d'idiolectes ». La ville qui surgit d'une société donnée est la matérialisation discursive de son histoire, avec ses antagonismes et ses protagonismes ; il s'agit aussi de la matérialisation de ses mythes, qu'ils soient anciens ou modernes ; et c'est le fruit également de sa manière même de comprendre la structure sociale, avec ses hiérarchies, ses formes de pouvoir, ses injustices, ces dernières étant reflétées dans une distribution et une relation des habitants avec l'espace dans lequel ils vivent. La ville constitue un discours, et elle le fait d'une manière qui ressemble beaucoup à celle d'un récit.

Étant donné que, comme Barthes lui-même l'affirme déjà dans « Sémiologie et urbanisme », il n'est pas possible de structurer un langage élément par élément en parlant d'une entité aussi multiforme et changeante que la ville, il n'est pas possible

¹² Eugenia POPEANGA, *Ciudades mito*, Berna, Peter Lang, 2011, p. 7. Nous traduisons : « La ville est comme un vieux morceau de cuir translucide et usé, sur lequel beaucoup de mains exercent l'écriture. Chroniqueurs, poètes, un “créateur” quelconque ou un collecteur de chansons de geste, tous utilisent le parchemin en prenant soin d'effacer le texte antérieur et, avec plus ou moins d'application, déposent sur la surface lisse leur nouvelle œuvre. Quelquefois il reste des trous, d'autres fois les lettres précédentes apparaissent sous les nouvelles ; mais le parchemin remplit son office et arrive jusqu'à nous, puissant face au fragile papier qui le suit. La technique du palimpseste, de l'écriture en couches, une écriture faite de places, de rues, d'églises, de cimetières et d'hôpitaux, transforme les villes en des lieux vivants qui réunissent, au sein des espaces urbains, des temps révolus, des souvenirs, des histoires, des légendes, et même des mythes. Lire la ville signifie déchiffrer des strates d'écritures, parfois dans des langues étranges, raviver la mémoire spatiale, convertir les “lieux” en expériences, fraterniser avec ceux qui priaient : lire la ville signifie déchiffrer des strates d'écritures ».

non plus d'établir une correspondance entre ceux-ci et le langage verbal. Nous avons donc besoin d'autres outils pour nous aider à rapprocher le discours de la signification dans notre tentative d'analyser les transformations spatiales et leurs représentations. Ces outils, nous allons les retrouver dans le domaine de la théorie du discours principalement, mais ainsi dans la poétique de l'imaginaire¹³. Le premier nous aidera à analyser la dimension synchronique du problème, alors qu'avec le deuxième, nous aborderons son aspect anthropologique, beaucoup moins changeant dans le temps.

Depuis la perspective de la théorie du discours, l'histoire symbolique de la ville est étroitement liée à la recherche de sens politiques. Les éléments urbains, la ville elle-même, peuvent être compris comme des signifiants qui font partie des discours individuels et collectifs de la culture, et ils le font en plus de façon cruciale dans certains cas. Leurs significations – certaines durables, d'autres plus changeantes – participent d'un discours dans lequel leur réalité est nourrie par des interprétations ressortissant au système de représentation. Certains de ces espaces se comportent au niveau idéologique comme ce que le théoricien argentin Ernesto Laclau appelle des « signifiants flottants ». Des signifiants dont le sens n'est pas complètement donné, mais qui dépend de la forme discursive adoptée par les rapports de forces d'une société donnée ; par conséquent, ce sont des signifiants « dont la vacuité est le résultat de la non-fixation introduite par une pluralité de discours qui sont interrompus entre eux »¹⁴.

Ce concept de signifiant flottant a été introduit initialement par Ernesto Laclau et Chantal Mouffe dans *Hégémonie et stratégie socialiste*, à partir de la déconstruction du signe linguistique de Saussure, point dont Roland Barthes part lui aussi pour proposer l'analyse de la ville en tant que discours. Il nous renvoie à la terminologie employée par

¹³ Par cette dénomination, nous faisons référence à l'étude de l'espace du point de vue des symboles fondamentaux qu'elle comporte ; par conséquent, elle représente un outil parfait pour ne pas perdre de vue le phénomène spatial qui définit l'objet de notre travail. Ce sont les théoriciens de *la poétique de l'imaginaire* eux-mêmes comme Gaston Bachelard, Antonio García Berrio et même plus occasionnellement Gilbert Durand, qui orientent le début de ces études vers l'imaginaire spatial.

¹⁴ « [...] cuya vacuidad es resultado de la no fijación introducida por una pluralidad de discursos que se interrumpen unos a otros ». Ernesto LACLAU, « Construyendo la universalidad », in Judith BUTLER, E. LACLAU *et al.*, *Contingencia, hegemonía, universalidad*, México, Fondo de cultura económica, 2004, p. 305.

Claude Lévi-Strauss dans son « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » pour faire référence aux expressions linguistiques dépourvues de toute signification déterminée¹⁵. Il fait aussi écho à l'idée de Lacan du « point de capiton »¹⁶. Pour conclure, ce sont les mêmes idées des *Mythologies* de Barthes auxquelles nous faisons allusion, que nous devons maintenant utiliser pour éclairer le concept proposé par Laclau.

Ces concepts valent autant pour analyser la confrontation dialectique qu'implique la construction d'un récit social déterminé que pour comprendre le discours de la ville. Le caractère flottant des éléments discursifs, que nous pouvons définir comme une absence de stabilité, est l'un des éléments essentiels sur lesquels se fonde toute opération hégémonique, et les discours sur la ville résultent également de cette opération. Dans les moments de crise, il est plus aisé de produire une altération dans l'hégémonie lorsque les discours sociaux peuvent être transformés. Donc, dans une période révolutionnaire, les signifiants urbains sont aussi particulièrement vulnérables à la « rivalité d'idiolectes ».

Dans notre analyse des événements de Mai 68 à Paris et de leurs représentations littéraires, grâce à laquelle nous nous proposons de mettre en valeur la définition symbolique spatiale, le parcours des manifestations est un élément fondamental pour comprendre l'ampleur et les transformations discursives de la période. La manifestation et la pratique contestataire en général, c'est-à-dire le rassemblement ou le cortège qui se déroule dans la ville comme revendication politique ou démonstration de force d'un groupe social, est toujours inscrit dans un espace qui détermine ses

¹⁵ Claude LÉVI-STRAUSS, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », in Marcel MAUSS, *Sociologie et Anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, p. XLIX.

¹⁶ L'équilibre psychique que Lacan nomme « stabilité du sujet » ne se produit pas seulement en termes de quantité de force, comme le prétendait Freud, et c'est pourquoi il introduit la notion de signification dans l'analyse psychologique, qui devient ainsi un discours. Et c'est au moment de comprendre l'incidence de la signification sur cette structure que sa théorie du « point de capiton » prend son importance. Le point de capiton est « le point de convergence qui permet de situer rétroactivement et prospectivement tout ce qui se passe dans ce discours ». Jacques LACAN, *Le Séminaire Livre III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 303-304.

limites d'une part, et son potentiel d'action d'autre part¹⁷. Et cet espace n'est autre que la ville et les caractéristiques discursives et physiques qui la façonnent¹⁸.

L'invasion des Champs-Élysées

En 1968 se produit un changement majeur dans les itinéraires et les lieux de rassemblement traditionnels, en raison de l'émergence de nouvelles organisations proposant de nouveaux discours. Ce changement brise les relations bâties pendant plus d'un siècle entre la manifestation et la ville qui l'héberge. Les nouvelles organisations révolutionnaires qui proviennent la plupart du temps du milieu étudiant commencent à occuper des espaces jusqu'à présent inédits, des espaces plus pertinents du point de vue de la signification de ce nouveau discours anti-hégémonique.

Le premier grand rassemblement après la fermeture de la Sorbonne s'est produit à Denfert-Rochereau le 6 mai et il a réuni entre quinze et vingt mille personnes. Pour le mouvement, il s'agissait de dépasser le périmètre des V^e et VI^e arrondissements avec le but d'étendre la protestation au reste de la ville. De plus, Denfert-Rochereau était considéré comme une sorte de « porte » vers le périmètre urbain « intra-muros », si bien que, en partant de ce point et en faisant progresser le cortège vers le nord, on pouvait espérer atteindre à nouveau l'épicentre qui était interdit aux manifestants à ce moment-là, celui du Quartier latin. Le mouvement pouvait donc acquérir une plus grande pertinence du point de vue tactique.

À cette époque, cette enclave de Paris situé à l'extrémité de Montparnasse ne signifiait rien pour la géographie manifestante, mais elle devient par la suite l'espace

¹⁷ Lilian MATHIEU, « Les manifestations en mai-juin 68 », in Dominique DAMMAME, Boris GOBILLE *et al.* dir., *Mai-juin 1968*, Paris, Éditions de l'Atelier, p. 195.

¹⁸ Selon Lilian Mathieu : « Aborder les manifestations de mai-juin 68 sous l'angle de leur inscription spatiale permet de réintroduire la dimension symbolique des actions protestataires sans réduire leur analyse à une simple sémiologie : c'est bien parce qu'ils sont porteurs de significations et supports d'identités que les sites sur lesquels se focalisent et où se déroulent les mobilisations suscitent et contribuent à mettre en forme les conduites contestataires ». *Ibid.*, p. 205.

d'union des différentes organisations et groupes émergents, cherchant désespérément à réaffirmer leur spécificité par rapport aux collectifs révolutionnaires traditionnels¹⁹.

Le 7 mai, il y a un nouveau rassemblement à Denfert-Rochereau, carrefour à partir duquel les étudiants marchent une fois de plus en cortège vers le nord. Il correspond à ce type de manifestation déterminé par la fermeture de la Sorbonne, suivant un itinéraire improvisé et modifié selon les circonstances. Dans ce cas, la police s'oppose au passage des étudiants Boulevard Saint-Michel, car cela aurait rapproché dangereusement les manifestants de l'Université, en les obligeant à prendre le boulevard Montparnasse. Ainsi, en poursuivant la marche vers le nord, ils traversent le Pont Alexandre III et arrivent sur la rive droite par la Concorde et les quartiers les plus bourgeois de la ville. Ils passent devant une Assemblée Nationale certainement non protégée sans même s'arrêter, ce qui a été perçu comme révélateur du véritable caractère de leurs protestations.

Ils continuent leur long voyage vers l'Arc de Triomphe, Place de l'Étoile, et s'arrêtent, sans que ce ne soit prémédité. En effet, c'est un endroit qui est davantage prisé par les manifestations de type nationaliste. Rassemblés sur cette place, ils tiennent un *sit-in*, assis dans un coin à l'abri de l'Arc en agitant les drapeaux rouges et noirs, une image inhabituelle qui avait moins l'intention « de s'approprier les espaces de souveraineté que de subvertir les territoires présumés de l'adversaire de classe »²⁰.

En outre, le *sit-in* est une pratique qui modifie sensiblement le concept de la manifestation traditionnelle²¹. Après la démonstration de force que propose le cortège, pénétrant dans les rues principales de la ville de façon imparable et sans fuir la confrontation lorsque cela se produit, on passe à un *sit-in* qui se déroule dans le calme et qui montre également son pouvoir de modifier les espaces importants de la ville, non

¹⁹ Danielle TARTAKOWSKY, *Manifester à Paris (1880-2010)*, Seyssel, Champ Vallon, 2010, p. 155-156.

²⁰ *Ibid.*, p. 168.

²¹ D'après Lilian Mathieu, la prééminence du cortège manifestant comme forme de protestation lors des événements de mai ne devrait pas nous faire ignorer qu'il y avait d'autres manières de manifester, qui dépendaient de la composition et de l'identité du groupe protestataire, ainsi que de ses objectifs. L. MATHIEU, *op. cit.*, p. 199.

pas grâce au mouvement et à l'action, mais à l'immobilité et la passivité²². Cette singulière manifestation est rappelée dans certains des romans sur Mai 68 que nous avons analysés. Dans *Les samouraïs* de Julia Kristeva²³ nous lisons par exemple :

A-bas-l'É-tat-policier ! Dix-ans-ça-suffit !

Foule à Denfert-Rochereau. Drapeaux rouges et noirs. On va vers l'Étoile. Martin et Carole et plein d'étudiants au coude à coude [...]. La police les laissera-t-elle passer ? Ils franchissent sans peine le pont Alexandre-III. Où sommes-nous, où allons-nous ? Qu'importe : tous électriques, survoltés. Certains connaissent l'Internationale, les autres l'apprennent en bégayant, mine de rien, l'air initié. Olga se demande s'ils savent vraiment ce qu'ils font [...]. Le cortège revient au Quartier latin. La police l'attend cette fois à Montparnasse²⁴.

D'autre part, nous voyons aussi le témoignage littéraire détaillé que nous laisse *L'Étoile rose* de Dominique Fernandez, roman dans lequel plusieurs personnages échangent sur la façon dont ce défilé s'est développé, selon la perspective des diverses factions politiques des manifestants²⁵. Il s'agit de l'un des fragments littéraires les plus

²² Selon la théorie de García Berrio, l'imaginaire obéit à une géométrie fondamentale de formes et de déplacements dans l'espace, de sorte que son explication peut être réduite à quelques vecteurs. Les mouvements ascensionnels et leur contraire, la chute et l'abîme, les mouvements d'expansion et de collision, etc. Ces mouvements créent un sens bien déterminé parce qu'il existe des éléments en commun dans le subconscient de tout être humain. Dans son étude sur *Cantique* de Jorge Guillén, il fait une distinction entre les espaces dynamiques et les espaces statiques. Dans les premiers, sont inclus tous les plans spatiaux comprenant un trajet ou un mouvement, aussi bien dans le sens vertical (ascension et chute) qu'horizontal (expansion et collision). Dans les espaces statiques, il distingue l'espace protégé et favorable de son contraire, dans la clôture ou le siège. Antonio GARCÍA BERRIO, *La construcción imaginaria en Cántico* de Jorge Guillén, numéro spécial de la collection « Trames » sur Jorge Guillén, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 1985.

²³ *Les Samouraïs* de Julia Kristeva raconte une période cruciale dans la carrière personnelle et professionnelle d'un groupe d'intellectuels structuralistes et maoïstes des années 60. La coïncidence de la narration avec la propre vie de Kristeva nous place devant une biographie cachée et un « roman à clef » qui traite d'un moment très précis de l'histoire intellectuelle de Paris. Le roman est une mémoire personnelle du groupe intellectuel auquel elle appartenait, autour de la célèbre revue *Tel Quel*, caché dans le roman sous le nom de *Maintenant*. Le récit commence en 1967, juste avant Noël, et s'étale sur vingt ans, mais une bonne partie de ce roman est consacrée à l'année 1968.

²⁴ Julia KRISTEVA [1990], *Les Samouraïs*, Paris, Gallimard, 1992, p. 117-118.

²⁵ Le roman de Dominique Fernandez *L'Étoile rose* est une longue lettre de David, alter ego de son auteur, à Alain, le jeune homme dont il est tombé amoureux au cœur de 68. Dans cette lettre il racontera

riches en termes de mimétisme et de dialectique des manifestations que nous ayons trouvés :

Je suis arrivé au Polo. Il y avait là, en plus de Tubert et des camarades, un tas de types que je ne connaissais pas. La plupart barbus. [...] Ils ont commencé par critiquer la manif d'hier soir. Défiler à travers Paris et remonter les Champs-Élysées jusqu'à l'Arc de Triomphe, un vrai boulot de Néanderthal. Vous êtes restés dans la tradition des cortèges et des cérémonies de grand-papa. Une fête républicaine de plus, ça ne peut servir qu'à consolider la République. On aurait dit une marche du 1^{er} mai. Attention, a répondu Tubert. Le 1^{er} mai est sacré pour les ouvriers. Les masses laborieuses prennent conscience de leur force en défilant coude à coude. Qu'est-ce qui s'est passé hier ? a répliqué un des barbus. Analysons scientifiquement la journée d'hier. Au carrefour de l'Observatoire, la police bloque le cortège parti de Denfert-Rochereau. Nous proposons, nous, d'obliquer vers les quartiers populaires, à la rencontre des travailleurs du 14^e. Les communistes de l'*UNEF* mettent leur veto : non, plutôt les Champs-Élysées. Tous sur la rive droite, ça fera plus d'impression. Au pont Alexandre, nouveau barrage, nouveaux palabres avec les flics, mais je vous en prie, mais comment donc, d'où permission de traverser la Seine par le pont de la Concorde. On arrive trente mille à l'Étoile. Un commissaire s'amène : maintenant, ça suffit, évacuation immédiate. Le service d'ordre de l'*UNEF* oblige le cortège à se replier vers l'Alma et à retraverser les ponts. De retour au Quartier latin, si nous n'avions pas, nous, dit merde aux consignes de service d'ordre, les C.R.S. seraient allés se coucher bien tranquilles, et les lecteurs du Figaro

sa biographie à son amoureux et il nous renseignera en même temps sur l'évolution de l'homosexualité et du mouvement de revendication des droits des homosexuels dans la société française.

n'auraient pas chié dans leur froc ce matin, en lisant que les accrochages avaient duré jusqu'à deux heures et demie.²⁶

Le discours spatial est chargé de signes idéologiques, car il nous parle des récits qui se sont imposées et des récits qui ont essayé de le faire, dans lesquels chacun trouve sa place dans les nouveaux combats ; c'est quelque chose qui est parfaitement représenté dans ce fragment de *L'Étoile rose*. D'une part, un Premier mai, dans le domaine de la souveraineté nationale, ne peut être qu'une célébration institutionnalisée, sans aucune force révolutionnaire, dit une version, selon laquelle il est plus pertinent de se diriger vers le *sujet* révolutionnaire, c'est-à-dire vers les usines. D'autre part, ceux qui pensent qu'atteindre la majorité sociale n'est possible que par le biais de la conquête symbolique de ces espaces qui, en temps de crise, peuvent voir leurs sens modifiés, conformément à la théorie de Laclau mentionnée ci-dessus. Pour les insurgés, il est impératif de quitter leur zone d'influence et d'occuper progressivement les différents espaces physiques de la ville. Ce sont différents territoires et des endroits précis qui, bien sûr, ont leurs propres discours et affectent la construction du discours révolutionnaire, autant que ce dernier affecte celui des espaces qu'il colonise. Il s'agit d'une influence réciproque manifestée aussi de manière physique, car les espaces colonisés sont aussi des espaces transformés à partir du point de vue de leur fonction et du développement matériel qui y est produit. Le dilemme établi par le récit spatial est analogue à celui qu'annonce la théorie révolutionnaire : conquérir les espaces du pouvoir et transformer leurs significations ou occuper de nouveaux espaces, donnant une nouvelle forme au contenu qu'on essaie d'imposer. Obtenir le gouvernement de la République et tenter de le transformer de l'intérieur ou créer de nouvelles structures qui le dépassent et qui mettent en place quelque chose de complètement nouveau. C'est-à-dire la victoire électorale de Léon Blum en 1936 ou la Commune de 1871.

Évidemment, cette action des étudiants sur le territoire de célébration de la souveraineté nationale est interprétée en termes significatifs par leurs occupants

²⁶ Dominique FERNANDEZ, *L'Étoile rose*, 1978, Paris, Bernard Grasset, p. 332.

habituels, comme un acte d'agression ou comme la profanation d'un espace presque sacré de l'identité de la France éternelle. Alors, comme s'il s'agissait d'un rituel de purification, des anciens combattants s'y sont réunis le 13, criant « La France aux Français ! », pour remonter les Champs-Élysées en brandissant le drapeau tricolore.

Pour leur part, à la fin du mois, les étudiants et les travailleurs semblent être conscients qu'ils n'ont pas les moyens d'occuper les espaces de pouvoir et donc de devenir une véritable alternative au régime qu'ils cherchent à renverser, bien qu'ils aient réussi à mener des protestations massives, mettant sur la table un mécontentement qui était très répandu. Et ce en partie parce qu'ils n'avaient pas encore réussi à égaler cette expérience fondatrice qu'avait été la Libération et ils étaient donc incapables de construire un discours qui pût conquérir les espaces idéologiques hégémoniques ou d'en ériger de nouveaux. Les manifestations officielles reflètent bien cet état de fait, lesquelles vers la fin du mois n'avaient pas encore traversé ces lieux celle du 29 mai, qui trace un chemin entre la Bastille et la Gare Saint-Lazare est la seule exception dans ce contexte²⁷. Ainsi, ces espaces, qui restent à occuper pour les révolutionnaires depuis l'ouverture de la brèche dans le Quartier latin ou, plus précisément, qui continuent à être occupés par les significations du régime, sont le point de départ de la reconquête de Paris que ce dernier envisageait. Si les étudiants avaient commencé sur les Champs-Élysées à remettre en cause le régime établi, c'est là que ce dernier mettrait en place l'une de ses stratégies les plus efficaces pour récupérer le contrôle de la situation, et une grande manifestation de soutien à de Gaulle se prépare pour le 30, tout en prenant le contrôle des médias grâce à l'interdiction des émissions en direct à la radio et le renforcement de la campagne de la peur.

La manifestation gaulliste du 30 mai

D'après l'historiographie, depuis la mi-mai quelques barons du régime commençaient à préparer une réponse aux grèves des syndicats sur le terrain, mais ils

²⁷ D. TARTAKOWSKY, *op. cit.*, p. 166.

n'avaient pas encore l'approbation du général. Il est singulier qu'un détail de ce type ait également eu sa représentation littéraire. Dans le roman de Poirot-Delpech, *Les Grands de ce monde*²⁸, nous lisons les mots d'un ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale, un homme d'affaires gaulliste qui suggère, le 27 mai, la célébration de cette manifestation, en faisant appel à la majorité silencieuse :

Notez, le grand Charles, c'est encore ce qui nous reste de plus propre si on ne veut pas basculer dans la grisaille totalitaire, parce que si c'est ça, moi, je me bats, attention. Je ne sais pas ce que vous en pensez mais il serait temps qu'on manifeste aussi, merde alors, il n'y a pas de raison que ce soit toujours les mêmes qui gueulent²⁹.

Enfin, le 29 mai, après une attaque contre les bureaux du journal *La Nation*, le député Pierre-Charles Krieg fait appel au rassemblement le lendemain sur la place de la Concorde, sans que cela soit le résultat du hasard. Comme Sansot nous le fait remarquer, il s'agit de la Concorde, « c'est-à-dire de ce point qui prétend rassembler les Français, empêcher un pays de se défaire »³⁰. Le gouvernement ayant prévu ou pas de tenir un rassemblement finit par s'approprier cette manifestation en lui apportant son soutien, mais elle reste officiellement une initiative populaire. L'affluence dépasse toutes les attentes et les manifestants sont autorisés à remonter les Champs Élysées jusqu'à l'Arc-de-Triomphe orné pour l'occasion d'un énorme drapeau tricolore avec la Croix de Lorraine.

Il s'agit d'un trajet rectiligne, net, qui contraste fortement avec la sinuosité des marches des étudiants, « un trajet propre et large, ascensionnel. Il faut monter vers ce haut lieu de l'Arc de triomphe ». Un trajet qui reste traditionnellement à l'écart du Paris populaire³¹, ce qui le rend également un espace « de classe ».

²⁸ Le roman de Bertrand Poirot-Delpech, *Les Grands de ce monde*, publié en 1976, imagine de Gaulle, lors de son voyage à Baden-Baden, à l'intérieur du métro parisien en préparant sa stratégie à côté d'un conseiller. Avec Mai pour toile de fond, c'est un roman policier quelque peu hétérodoxe pour le genre.

²⁹ Bertrand POIROT-DELPECH [1976], *Les Grands de ce monde*, Paris, Gallimard, 1984, p. 119.

³⁰ P. SANSOT, *op. cit.*, p. 114.

³¹ *Id.*

Le scénario de ce défilé n'a nullement été choisi au hasard. L'avenue des Champs-Élysées est un boulevard monumental d'où on peut voir l'Arc de Triomphe sur la place de l'Étoile, ce qui lui donne une sorte d'horizon dans son immensité. Si on regarde le monument depuis n'importe laquelle des autres avenues, il ne ressemble pas à ce qu'il est en fait, c'est-à-dire un arc. Ainsi, tous les deux, voie et monument, sont indissociables et forment une avenue typique des capitales impériales³².

Si, à cette construction complexe qui produit par elle-même un certain type de discours, capable d'être hégémonique, on ajoute le sens que des dates historiques importantes comme celle de 1944 lui ont conféré, on obtient un discours complexe ayant la capacité de faire appel à un certain nombre d'identités sociales différentes, mais qui ont quelques points en commun³³.

En effet, le décor et la mise en scène de la contre-manifestation gaulliste du 30 mai 1968 nous renvoient au discours de la souveraineté nationale de 1944, au Paris héroïque et uni de la Résistance face à l'agresseur allemand. Le 25 août de cette même année, les troupes alliées sont entrées à Paris par la porte d'Orléans, formant un cortège qui traverse l'Arc de Triomphe, entre la clameur populaire et les applaudissements d'un peuple plongé dans la joie. Avec ce défilé, le discours spatial de Paris finissait de se profiler comme un discours hégémonique autour du concept de souveraineté nationale, qui sera légitimé par cet espace et ce trajet.

Dans les romans sur Mai 68, les Champs-Élysées sont, par exemple, l'endroit où l'on trouve le somptueux restaurant qui sert de point de rencontre aux sbires d'un diplomate, celui que les membres du groupe rebelle du roman de Julio Cortázar *Libro*

³² Nieves SORIANO, *Paseos de la mirada por la modernidad parisina*, Murcia, Liberlibro, 2003, p. 115.

³³ Comme le dit Margaret Atack à propos du Paris de 68 : « Monuments are the physical supports of complex discourses bearing historical and national identities, and just as the city of Paris itself has been described as a symbolization of the past, so too can the monument be a palimpsest, for its meanings are similarly subject to processes of change and reinscription ». Margaret ATACK, *May 68 in French Fiction and Film. Rethinking Society, Rethinking Representation*, New York, Oxford University Press, 1999, p. 102. Nous traduisons : « Les monuments sont les supports physiques des discours complexes portant des identités historiques et nationales, et tout comme la ville de Paris elle-même a été décrite comme une symbolisation du passé, le monument peut donc aussi être un palimpseste, parce que ses significations sont également soumises à des processus de changement et de réinscription ».

de Manuel³⁴ veulent kidnapper : « [...] y justamente el que te dije hubiera pensado en la entrevista del Vip y del Hormigón a las doce y media en un restaurante de los Campos Elíseos (dato de Lucien Verneuil que estaba de sombra del Vip y bien caro que le costaba en ese establecimiento) »³⁵.

Le succès de la manifestation du régime dans cet espace, la présence massive de la majorité silencieuse qu'appelle de Gaulle, a été pour les participants, telle qu'elle figure dans le roman de Poirot-Delpech, « la France vraie retrouvée »³⁶. Plus de 300.000 personnes ont montré leur soutien au Général, parmi lesquelles, et malgré leurs différences, ceux qui intégraient la totalité de « la France de l'ordre ». On y trouve des gaullistes comme Malraux avec des anciens combattants des guerres coloniales portant leurs uniformes, des membres du groupe d'extrême droite Occident, des criminels de guerre de l'OAS, un antigauilliste déclaré comme Raymond Aron³⁷, d'anciens déportés portant des pyjamas rayés... Seule la « menace bolchevique », si redoutée, était en mesure de mettre d'accord la totalité d'une France conservatrice divisée depuis plusieurs décennies, d'abord par le collaborationnisme d'une partie des élites et de l'armée, ensuite par l'opposition d'une partie de la société civile et des militaires à la décolonisation de l'Algérie.

³⁴ Dans le cas du roman de Julio Cortázar intitulé *Livre de Manuel* et publié en 1973, le lien avec le cycle révolutionnaire de 68 apparaît d'autant plus réel, grâce à sa situation temporelle dans un Paris immédiatement postérieur aux événements de Mai et grâce aussi à ses références directes aux faits, bien qu'il soit situé dans l'adjacent post-mai. Le thème principal s'articule autour d'un groupe rebelle appelé « La Joda » et de ses acolytes, composés d'immigrants latino-américains, d'une immigrante polonaise et de quelques Français. Ses activités comprennent de petites émeutes ou des happenings, à la manière des Situationnistes. Mais l'ultime projet du groupe, « la gran Joda », est l'enlèvement d'un diplomate, afin d'obtenir en échange la libération des détenus politiques des prisons d'Amérique latine. Leurs aventures sont parsemées et archivées dans tout le livre sous forme d'articles de journaux qu'ils lisent au fur et à mesure qu'ils organisent l'enlèvement, et qui sont des coupures de presse qui composeront le livre que les protagonistes préparent pour un bébé appelé Manuel, et que les personnages appellent « le livre de Manuel » dans le roman.

³⁵ Julio CORTÁZAR [1973], *Libro de Manuel*, Madrid, Alfaguara, 1988, p. 227. « [...] et justement qui tu sais aurait pensé à l'entrevue du Vip et du Fourmigón à midi et demi dans un restaurant des Champs-Élysées (rapport de Lucien Verneuil devenu l'ombre du Vip, même que ça lui coûtait assez cher dans un restaurant pareil) ». J. CORTÁZAR [1974] *Livre de Manuel*, trad. Laure Guille-Bataillon, Paris, Gallimard, 1987, p. 262.

³⁶ B. POIROT-DELPECH, *op. cit.*, p. 224.

³⁷ Voir Kristin ROSS, *May 68 and Its Afterlives*, Chicago, The University of Chicago Press, 2008, p. 66.

Cette manifestation sera l'une des mieux représentées dans le roman de James Jones et celle que son narrateur-personnage préfère. Son *best-seller* intitulé *The Merry Month of May* est l'histoire des Gallagher, une riche famille américaine dans le Paris de 1968, racontée par un romancier américain en échec ; il est la voix du récit. Si dans les manifestations précédentes, celles des étudiants et travailleurs, il avait décidé de travailler à la maison, le narrateur s'intéresse dans l'extrait que nous présentons à l'origine des participants, à l'environnement général ou à la permission accordée par le gouvernement aux médias pour faire, cette fois-ci, des diffusions en direct. De plus, le personnage célèbre la parution, pour la première fois dans un sens positif, des drapeaux américains lors d'un cortège en mai :

In spite of all that it was a pretty impressive demonstration. The Champs-Élysées was one huge living sea of people for De Gaulle, from the Concorde to the Arc de Triomphe. An interesting note about it was that there were lots of American flags in the street, along with the Tricolor. In spite of le Général. Americans in the office buildings along the Champs waved their own little American flags from their windows and the French people in the streets cheered and waved their bigger flags in response. Certain sources, usually Government sources, claimed it was a bigger crowd than the student-worker march across town on the 13th May. Certainly, it was a better-dressed crowd and a louder one. And surely it was a richer one. There was a much higher percentage of older people in it³⁸.

Le coup d'éclat de l'actuel gouvernement est couronné par l'intervention du général à la radio ce même jour. À son retour de Baden-Baden, de Gaulle s'est adressé aux

³⁸ James JONES, *The Merry Month of May*, New York, Delacorte, 1971, p. 254-255. « Il faut avouer que ce mouvement populaire fut impressionnant. Une marée humaine déferla sur les Champs-Élysées, envahissant la chaussée, les trottoirs, et clamant son attachement à de Gaulle en agitant des drapeaux. Chose étonnante, la bannière étoilée voisinait avec le drapeau tricolore, comme pour protester contre la politique antiaméricaine du Général. Le long de l'avenue, aux fenêtres des compagnies américaines, les employés agitaient de petits drapeaux américains et dans la rue le peuple français les acclamait. Selon les sources officielles, la foule était deux fois plus nombreuse que celle des ouvriers et des étudiants lors du défilé du 13 mai. Elle était certainement mieux vêtue et plus bruyante. Et certainement plus riche. Et plus âgée ». J. JONES, *Le Joli Mois de mai*, trad. France-Marie Watkins, Paris, Stock, 1971, p. 232.

Français en tant que père de la patrie, affirmant qu'être contre lui revenait à être contre la France et que l'alternative à sa présence serait de se jeter dans les bras du « communisme totalitaire » ; « moi ou le chaos », disait le général en gros, effrayant les classes moyennes et rappelant que, à la fin, le pouvoir de la force qu'il détenait grâce à l'armée pourrait rapidement mettre fin à toute tentative ultérieure visant à perturber l'ordre public. En outre, de Gaulle renonce au référendum sur sa personne qu'il avait annoncé quelques jours plus tôt et appelle aux élections, en même temps que la manifestation mentionnée précédemment se déroule. Rien n'aurait pu être plus efficace en termes de propagande politique.

Conclusion

Il existe bien un discours de la ville avec de réelles répercussions sur les batailles idéologiques qui se déroulent en son sein. Comme nous avons pu le constater, le statut provisoire de la signification de certains éléments urbains en relation constante avec leurs propres caractéristiques physiques est le reflet des tensions entre les différents acteurs sociaux et le résultat de l'action de ces derniers sur ces endroits spécifiques. C'est notamment le cas de l'Arc de Triomphe et des Champs-Élysées et de quelques autres lieux dans le contexte de Mai.

Cette autre lutte du point de vue des signifiants qui a lieu avec le soulèvement des étudiants et des travailleurs nous nous sommes ici concentrés sur le premier trouve son prolongement dans la littérature, laquelle s'approprie cette lutte en mettant en évidence l'interaction radicale entre les deux discours. Le discours littéraire du Paris de Mai 68 est le résultat d'une superposition des éléments discursifs qui sont mutuellement conditionnés, y compris les signifiants spatiaux. La dimension poétique des éléments signifiants et la dimension sociologique affectent la configuration du texte littéraire et déterminent finalement leur propre sens.

L'image de Mai, comme tout imaginaire historique, repose sur deux types de discours : l'un qui correspond à son approche historique et l'autre à sa représentation,

mais ils fonctionnent vraiment comme un ruban de Möbius³⁹, dans lequel les deux faces apparentes, correspondant à la réalité et à la fiction, finissent par former une même face, celle de la langue et de ses significations.

³⁹ M. ATACK, *op. cit.*, p. 2.